

L'Évangile converti.
Marc 7, 24-30

Jésus partit de là et s'en alla dans le territoire de Tyr. Il entra dans une maison ; il voulait que personne ne le sache, mais il ne put rester caché. Car une femme, dont la fille avait un esprit impur, entendit parler de lui et vint se jeter à ses pieds.

Cette femme était grecque, d'origine syro-phénicienne. Elle lui demandait de chasser le démon de sa fille. Jésus lui dit : Laisse d'abord les enfants se rassasier, car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens. Oui, Seigneur, lui répondit-elle, mais les petits chiens sous la table mangent les miettes des enfants. Alors il lui dit : à cause de cette parole, va, le démon est sorti de ta fille. Et quand elle rentra dans sa maison, elle trouva que l'enfant était étendue sur le lit, et que le démon était sorti.

Convertir une valeur en une autre, ou se laisser convertir d'une manière de croire ancienne à une nouvelle, apparaît toujours comme la marque d'un changement difficile et qui demande la transformation totale de tout ce qui existait dans le passé en chose nouvelle. La conversion apparaît comme la flèche d'un vecteur, orientée une fois pour toutes dans le sens du passé vers l'avenir de telle sorte qu'il soit impossible de la réorienter différemment.

Les récits des Évangiles, eux-mêmes, quand on les connaît un peu, résonnent dans nos mémoires, comme s'ils étaient les récits menés à leur aboutissement sans retour possible sur le passé qui les a suscités.

Pourtant la conversion implique, bien au contraire, de ne pas oublier la valeur première qui a été convertie en valeur nouvelle. Et le passé, même converti en nouveauté, reste le socle sur lequel la construction se poursuit.

Ainsi, la conversion n'implique pas l'oubli du passé, mais sa ré-interprétation. Et il arrive bien souvent qu'on se révèle protestant alors que tous les éléments étaient déjà bien en place pour l'être. Peut-on alors parler de *conversion* ?

Ne doit-on pas plutôt parler de *cheminement* ?

Il semble qu'il y ait des moments qui jouent le rôle de charnières dans nos vies, comme les articulations d'un récit, et qu'il faille assumer ces charnières pour pouvoir avancer dans une histoire nouvelle. Les récits évangéliques font eux aussi ce travail de ré-interprétation pour dire à nouveaux frais la foi qui anime les communautés qui les écrivent : ainsi, qu'on lise l'Évangile de Matthieu, celui de Luc ou celui de Marc, les enjeux de création de récits autour de Jésus ne sont pas les mêmes parce que les membres de la communauté qui s'identifiera à ces récits pour faire communauté n'ont pas tous le même passé. Les charnières ne doivent donc pas être les mêmes. Dans l'Évangile de Marc, le récit de la rencontre avec la Syro-Phénicienne, joue ce rôle de charnière en faisant passer Jésus du rôle de berger d'Israël au rôle de prophète des nations païennes.

La controverse commence avant la rencontre entre les Pharisiens et Jésus sur la question de ce qui est pur et ce qui est impur.

Les disciples de Jésus ne s'adonnent pas aux ablutions rituelles et les observants de la loi lui en font le reproche. Puis Jésus va plus loin en expliquant que : « *ce n'est pas ce qui entre dans l'être humain qui le souille, mais ce qui sort de lui* ». Ainsi, c'est la parole qui sort de l'être humain qui le souille, c'est l'intention d'un geste, c'est la sincérité d'un don, bref, c'est ce qui le met en relation volontaire avec les autres qui le souille ou non. À première vue, aucun rapport ne peut être fait avec l'histoire de la Syro-Phénicienne dont la fille est malade.

Pourtant, c'est en s'éloignant des Pharisiens que Jésus va se trouver changé, pris à sa propre compréhension du pur et de l'impur, comme s'il n'avait pas compris lui-même la portée de son enseignement. La rencontre et les arguments échangés avec la Syro-Phénicienne semblent s'articuler à la controverse avec les Pharisiens comme des travaux pratiques pour Jésus.

Il va devoir se convertir autant que ses propos le disent et cela ne semble pas si facile.

Alors qu'il est caché dans une maison du territoire de Tyr, dans l'actuel Sud-Liban, donc en territoire non-juif, Jésus est interpellé par une femme.

Elle nous est décrite par des traits qui nous apparaissent comme des détails mais qui n'en sont certainement pas : elle est grecque, en effet, le territoire de Tyr était le dernier territoire appartenant encore aux Séleucides avant que l'Empire Romain ne fasse main basse sur lui. Cette femme adore sans doute des dieux grecs. Mais on dit aussi qu'elle est d'origine syro-phénicienne. C'est l'empereur romain Septime Sévère qui donnera officiellement à cette partie du Liban phénicien le nom de Syro-Phénicie en 193 après Jésus-Christ. Mais sans doute sous l'empereur Hadrien appelait-on déjà cette région ainsi pour la distinguer d'autres régions occupées par les Phéniciens.

Cette femme est la mère d'une fille dont l'esprit est impur et elle est assez désespérée pour se jeter aux pieds de Jésus, lui le Juif, qui *a priori* n'a pas grand chose à lui offrir.

En venant le débusquer dans sa maison, la femme syro-phénicienne le révèle comme prophète portant la parole hors du peuple juif. Pour nous le faire comprendre, les écrivains de l'Évangile de Marc reprennent un motif très connu de la culture judéo-chrétienne d'alors : la visite du prophète Élie chez la veuve de Sarepta, au nord de Tyr en Syro-Phénicie. Lui aussi se cachait parce qu'il avait annoncé une canicule terrible au roi Achab et donc une sécheresse mortelle. Devenu prophète de malheur, il doit se cacher et c'est chez une Syro-Phénicienne qu'il trouve refuge et qu'il sauve le fils de celle-ci en l'étendant sur un lit avant de s'y étendre lui aussi pour lui redonner un souffle de vie.

L'Évangile de Marc, en convertissant Jésus en prophète Élie vient de le rendre proche de toutes les femmes, de tous les hommes et de tous les enfants à qui s'adresse cet Évangile et qui en feront leur récit communautaire, qu'il soient Juifs ou Grecs, ou d'origine Syro-Phénicienne.

À condition, bien sûr, qu'ils puissent s'identifier aux petits chiens qui mangent sous la table.

Ces petits chiens, je vous l'avoue, m'ont plongée dans la plus grande perplexité. À première vue, c'est une insulte, et Jésus apparaît comme un gros goujat par la comparaison qu'il fait de ces animaux avec cette femme qui est déjà très abattue. Mais elle-même reprend

l'allusion aux petits chiens et ne semble pas se défendre d'une insulte, mais plutôt entrer dans un dialogue crypté avec Jésus. Et une connivence entre eux s'installe alors.

Où sont ces petits chiens ?

Il n'est pas si fréquent d'en croiser dans les récits bibliques.

Un animal impur ? Il n'est pas dans la liste des animaux impurs du livre du Lévitique. Un animal familier ? Tout dépend de qui et pourquoi.

L'archéologie nous apprend que sur certaines pièces de monnaie de la Syro-Phénicie antique, on voit un chien ayant trouvé un gros coquillage sur un rivage.

Ce chien, c'est le chien d'Héraclès, le dieu local de la ville de Tyr en version grecque. En version phénicienne, c'est le dieu Melquart, dieu de la cité de Tyr. La mythologie phénicienne raconte qu'alors que le dieu Melquart (ou Héraclès) se promenait avec sa courtisane Tyros, sur le rivage méditerranéen de la Phénicie, le chien de celle-ci trouva un coquillage, un murex, et mordit dans le mollusque. Sa gueule se colora alors d'un rose violacé et la courtisane demanda au dieu de lui faire teindre un vêtement de cette couleur extraordinaire qu'on nomme aujourd'hui le rose Tyrien.

Et voilà une piste fort intéressante pour le lecteur de la Bible qui voudrait bien que Jésus ne fût pas un goujat, mais un homme cultivé !

Il ne s'agit peut-être pas d'une insulte et le dialogue entre la mère et le prophète semble un peu décrypté. Jésus apparente cette population phénicienne au chien d'Héraclès fondateur de son commerce de pourpre.

Mais malheureusement, dans le mythe, la courtisane et son chien compliquent un peu les choses :

D'abord parce que le chien dans l'antiquité n'est ni pur ni impur, il est de ces êtres intermédiaires que les maîtres possèdent, au même titre que les esclaves ou les prostituées.

D'autre part, certains rites païens de cette région laissent penser qu'il y avait des chiens employés dans les sanctuaires où l'on s'adonnait à la prostitution sacrée.

Ce serait alors la petite, celle qui a un esprit impur qui serait concernée comme « petit chien », réduite à servir un rite ou un maître qui l'asservit...

La scène devient alors terrible et la condition de cette petite étendue sur le lit, libérée de ce « démon » qui est sorti d'elle, a de quoi nous faire frémir.

« Et quand elle rentra dans sa maison, elle trouva que l'enfant était étendue sur le lit, et que le démon était sorti ». De quel démon s'agissait-il ?

« Ce n'est pas ce qui entre dans le corps qui est impur mais ce qui en sort » disait Jésus aux Pharisiens avant de rencontrer cette Syro-Phénicienne. N'avons-nous pas une illustration de ce qu'il affirme ici comme une conversion profonde de la compréhension d'une loi pour l'être humain et non d'une loi qui condamne l'être humain déjà soumis au mal ?

Cette mère et cette enfant n'ont-elles pas part au pain du ciel qui jadis avait déjà sauvé le peuple juif ?

Quand les enfants de Dieu ont eu la part qui leur revenait, n'a-t-on pas laissé quelque reste pour ceux qui cherchent un dieu qui les libère et non qui les asservit ?

La parole de foi qui sort d'elle n'est-elle pas pure ?

On ne sait quelle interprétation donner à cet épisode sinon qu'une détresse immense pousse cette femme à chercher secours auprès de Jésus et que celui-ci ne pourra défendre plus longtemps sa fonction de berger d'Israël venu exclusivement pour ramener les brebis perdues d'Israël vers leur Père.

Après cet épisode, dans l'Évangile de Marc, Jésus opérera d'autres actes de révélation du salut de Dieu pour toutes et tous. Et la conversion opérée dans sa compréhension du

pur et de l'impur sera comme un saut dans une nouvelle religion, une nouvelle foi, celle de la Voie, celle de Jésus. Une nouvelle voie sans retour possible aux compréhensions passées, mais qui n'était possible que grâce aux motifs du passé. En effet, si Jésus n'avait pas eu devant lui, dans son histoire le prophète Élie, peut-être cette conversion n'aurait-elle pas pu avoir lieu.

Si l'imagerie de la religion des Phéniciens n'avait pas inspiré les auteurs de l'Évangile de Marc, peut-être n'auraient-ils pas pu dire à demi-mot, dans un dialogue empreint de gravité et de respect mutuel, la rencontre de Jésus avec une prostituée asservie et voulant autre chose pour sa fille.

Le jeu des symboles ici, se convertissant de la mythologie à la réalité indicible a permis aux auteurs de dire une violence impossible à décrire et en même temps, ce jeu leur permet de révéler la foi de Jésus, elle aussi en mouvement, se convertissant à l'amour de Dieu au fil des rencontres humaines.

D'ailleurs, la tradition judéo-chrétienne qui perdurera jusqu'au Vème siècle verra dans ce symbole des petits chiens, une allusion directe à la prostituée Justa et sa fille Bérénice, associées toutes deux à des récits de folklore caniculaires, comme on les appelle, et qui ont un lien avec les légendes entourant les grandes sècheresses. Le dieu de Tyr n'est-il pas le Baal local, capable de faire tomber la pluie ?

De conversion en conversion, nous en arrivons à la nôtre, à celle qui nous mène sur des chemins de compréhension toujours nouveaux et qui nous ouvre à la complexité des récits pour mieux nous faire sentir la complexité des situations humaines. On pourrait demander : quel lien existe-t-il entre cette femme, sa fille et nous aujourd'hui ? Peut-être aucun, si l'on n'est pas pris de compassion en lisant comment cette femme se jette au pied du sauveur.

Mais peut-être ce récit de guérison de la dignité d'une femme et de sa fille présente-t-il plus qu'un caractère émouvant ; peut-être nous rappelle-t-il que, si l'impureté est ce qui sort de nous, c'est aussi le regard que nous portons sur les autres qui peut-être impur.

Tant que notre regard ne voit l'autre que dans son asservissement à ce qui le divise, peut-être ne le considérons-nous pas selon la dignité qu'il a aux yeux de Dieu.

Peut-être aussi nous rappelle-t-il que la rencontre avec l'autre nous converti toujours.

Aujourd'hui, un frère est venu nous dire sa foi et la partager avec toute notre communauté, et cette conversion est fondée sur sa vie passée et tout ce que ceux qui l'entourent lui ont apporté. Mais il fallait faire ce saut dans un avenir où la cohérence entre la recherche de vérité et la foi vécue s'affirme, pour qu'il puisse continuer son chemin. Que ce chemin soit éclairé par la sincérité de sa recherche et la nôtre !

Et que jamais nous ne coupions les fils qui tissent, entre passé et avenir, la conversion du cœur et la foi vécue.

À présent le croyant d'hier et le croyant d'aujourd'hui ont fixé la charnière qui unit leurs récits de vie dans cette communauté : à nous de lui conserver la souplesse nécessaire pour que jamais l'articulation entre les symboles qui peuplent sa foi d'hier et ceux qui peuplent sa foi d'aujourd'hui ne devienne grinçante.

En Dieu, notre vie est une et éternelle.

AMEN.